

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 34/3 (2007)

DOI: 10.11588/fr.2007.3.50693

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Kriegsalltag, Kälte, Entbehrung, Ratten und immer wieder der Schlamm, der ihm regelrecht zum Alptraum wird. Vom Historiker bleibt der Beobachter und Analytiker. Er reflektiert in seinen Briefen immer wieder, wie dieser Krieg die Soldaten und ihn selbst verändert: die Abstumpfung, die Fokussierung auf Überleben und Durchhalten (S. 103f.), die dauerhaften Auswirkungen der täglichen, unsäglichen Brutalität (S. 170). Isaac versucht, den für ihn völlig neuen Charakter des Krieges zu erfassen. Durchgängig pessimistisch bezüglich der Dauer des Krieges, begreift er diesen als militärische und politische, soziale und zivilisatorische Umwälzung, im Dezember 1916 gar als Auftakt zu einem monströsen und unerbittlichen Zeitalter (S. 217f.). Eine Synthese dieses Kriegsbildes findet sich im Text »Renouveau«, in dem er eine immer größere Kluft zwischen Vergangenheit und Gegenwart sowie einen dauerhaften Umbruch sozialer, nationaler und internationaler Ordnungen und Werte konstatiert (S. 298). Immer versteht sich Isaac zwar auch als Zeuge dieser Umwälzung, in aller erster Linie aber als Kombattant (S. 218f.). Durchweg pessimistisch sind vor diesem Hintergrund seine Kommentare zur Lage Frankreichs: Seine bissige, teils verbitterte Kritik richtet sich gegen die mangelnde Moral der »Heimatfront«. Mißtrauisch bis abfällig äußert er sich wiederholt über das gesamte politische Establishment (z. B. S. 147) und beklagt, es fehle Frankreich ein Lloyd George oder Wilson. Nur Clemenceau traut er in einem Brief vom März 1916 – trotz Kritik an dessen Person – die notwendige politische Weitsicht zu (S. 177f.). Wie seine Frau Laure geißelt er die selbstsüchtige Mentalität des Spießbürgertums im Hinterland (S. 127), kritisiert mehrfach die Verlogenheit und falsche Siegesgewißheit der Propaganda und damit ganz offen seinen Mentor Ernest Lavisse (S. 217f.). Isaac fordert absoluten Realismus als Grundvoraussetzung für ein fast übermenschliches, aber notwendiges nationales Opfer (S. 271). Nur ein solches ermögliche ein erfolgreiches Standhalten gegenüber dem deutschen Militarismus und damit den Sieg von Freiheit und Demokratie in der Welt. Optimistischer stimmt ihn – im Frühjahr 1917 – erst der Kriegseintritt der USA (S. 252), von dem er sich ein Anfachen des republikanischen Eifers auch in Frankreich erhofft. Solche Passagen belegen die von Michel konstatierte republikanisch motivierte »violence patriotique« (S. 37), den unbedingten Siegeswillen des Frontsoldaten Isaac gegenüber einem für ihn durchweg barbarischen und größenwahnsinnigen Feind (S. 85). Der Kontrast zu Isaacs späterer Position ist offensichtlich, überrascht angesichts der von ihm durchlebten Kriegsrealität indes nicht allzu sehr. Denn eindrücklich vermitteln die Briefe auch den Kampf des Menschen Isaac um sein physisches und psychisches Überleben. So ist es schade, daß die ansonsten breit annotierte und kommentierte Quellenedition nur äußerst knappe Hinweise dazu liefert, warum die Dokumentation im Juni 1917 endet (S. 31). Nach Lektüre der abgedruckten Kriegsbriefe Isaacs stellt sich die Frage nach dem Wandel seiner Einstellungen um so mehr. Mehr Information zu Auswahl und Einordnung dieser beeindruckenden Zeugnisse hätte die gelungene Dokumentation abgerundet.

Uta HINZ, Düsseldorf

Mario KESSLER, Arthur Rosenberg. Ein Historiker im Zeitalter der Katastrophen (1889–1943), Cologne (Böhlau) 2003, 335 p. (Zeithistorische Studien, 24), ISBN 3-412-04503-9, EUR 39,90.

Peut-être fallait-il un historien né en RDA, qui y a fait ses études jusqu'à l'habilitation en 1990 avant de faire l'expérience de l'université libre de Berlin puis d'Amerherst (Mass.) pour comprendre plus personnellement l'itinéraire d'Arthur Rosenberg. Il existe certes déjà plusieurs études sur cet historien. Mais Kessler, auteur entre 1993 et 2001 de plusieurs publications sur les rapports entre question juive et mouvement ouvrier – y compris ceux du parti dominant – a davantage mis en lumière la marginalité imposée à l'historien de sa jeunesse à l'exil. Juif converti par ses parents, d'origine hongroise, au protestantisme,

impérialiste sous l'Empire, communiste révolutionnaire déçu sous Weimar, licencié de l'université de Berlin qui n'a jamais accepté de le titulariser, puis exilé dès 1933, Rosenberg incarne l'exemple du paria selon Hanna Arendt.

En cinq chapitres, clairement structurés, l'auteur évoque sa jeunesse «entre assimilation et marginalisation» dans le Berlin impérial (1898–1918), sa double vie de journaliste communiste et d'historien-chercheur de l'Antiquité à l'université (1918–1923), sa brève carrière de député du KPD, membre de la direction du Parti et du Komintern (1923–1927), la critique de ses illusions révolutionnaires (1927–1933), et de l'exil (1933–1943). Avec, sur le tard, son adhésion au «sionisme athée», sans abandonner les liens avec d'anciens camarades exilés. Passé de l'histoire de l'Antiquité, qui l'avait fait connaître comme spécialiste novateur et qu'il continue à enseigner, à l'histoire contemporaine dont il a une connaissance plus étendue que bon nombre de ses contemporains par ses multiples activités internationales, il publie même à l'intention de ses camarades, une histoire de la Commune de Paris, Rosenberg sous-estime cependant la montée des fascismes et la spécificité du nazisme. Longtemps hostile au système parlementaire, il va d'ailleurs jusqu'à assimiler ses dirigeants au fascisme. Plus lucide sur la stratégie de l'URSS visant à soumettre les partis frères à ses intérêts nationaux, cette analyse le conduit, après 1927, au rapprochement avec le SPD vilipendé auparavant, conséquence de sa rupture en 1927, avant une exclusion probable du KPD désormais aligné sur l'URSS sous la présidence d'Ernst Thälmann.

À partir de là, commence la troisième partie de sa vie marquée d'abord par la publication, en 1928, d'une «Histoire de la genèse de la République allemande». Traduite en 1931 en Grande-Bretagne, cette analyse de «la catastrophe allemande» depuis 1871, lui vaut l'estime de la critique social-démocrate et d'une minorité libérale, mais l'ostracisme de l'université qui refuse de le nommer professeur malgré la proposition réitérée du ministre de la Culture. Il ne parvient à assurer la subsistance de sa famille que grâce à ses fonctions supplémentaires dans un collège, créé par la municipalité SPD pour les enfants d'ouvriers et d'employés et comme chargé de cours à la Deutsche Hochschule für Politik. Produit de la réflexion critique sur son expérience au sein du mouvement ouvrier, il publie en 1932 une «Histoire du bolchevisme», sous-titrée «De Marx au temps présent», traduite entre 1933 et 1936 dans six pays – dont la France et même la Palestine. Malgré son appréciation positive de l'URSS, qui lui vaut les critiques du SPD, il montre que l'évolution du marxisme aboutissant à la prise du pouvoir dans un seul pays a creusé un fossé croissant entre bolcheviques et masses populaires. Positive par rapport à la Russie tsariste, cette évolution s'avère, selon Rosenberg, réactionnaire pour les pays industrialisés d'Europe occidentale où le prolétariat a réalisé des organisations autonomes. D'où l'échec du Komintern.

Dans le contexte de la crise de 1930, il analyse aussi pour la première fois l'évolution de l'antisémitisme en Allemagne sans se référer à ses propres origines. Membre de la Ligue allemande des droits de l'homme, l'ancien partisan de la guerre allemande prend à présent la défense du mathématicien Emil Gumbel, victime d'une violente campagne pour avoir dénoncé les crimes de l'extrême droite liée à la Reichswehr, licencié de l'université de Heidelberg. Il défend aussi le juriste Willy Cohn, sanctionné pour avoir demandé l'asile politique en faveur de Trotski.

Premier historien licencié par l'université de Berlin à cause de ses publications, sans retraite, ni même la dérogation accordée aux anciens combattants, il prend le chemin de l'exil avec sa femme, sa mère, sa sœur et ses deux enfants. Durant les six mois passés à Zurich, grâce au Comité d'assistance aux intellectuels, il rédige une «Histoire de la république de Weimar» axée sur la question: Pourquoi Hitler était-il inévitable? Tout en sous-estimant le rôle des dirigeants nazis à commencer par celui d'Hitler, l'ouvrage, publié en 1935 à Karlsbad, est l'un des premiers à analyser les conditions socio-économiques ayant favorisé les fascismes. Dans une République sans tradition démocratique, les soldats – non les travailleurs – ont renversé l'Empire. Mais le sort de la République était scellé dès 1919

puisque le Conseil des délégués du peuple, sans pouvoir militaire, l'a abandonné aux officiers impériaux et a maintenu l'administration héritée de la monarchie. Contrairement à ses affirmations de 1928, il estime désormais que le passage de la démocratie bourgeoise à la démocratie socialiste était impossible en 1918. D'où la nécessité d'entrer au parlement tout en appelant le peuple à se mobiliser pour la défense de la République. Avec ce 3<sup>e</sup> ouvrage, Rosenberg se différencie encore du KPD qui estimait encore en 1929 l'Allemagne mûre pour une révolution, mais aussi du SPD qui condamne encore la nationalisation des industries clés. Paradoxalement, les thèses de Rosenberg ne trouveront un écho que dans la nouvelle historiographie allemande des années 1955–1990.

Conscient de la précarité de sa situation en Grande-Bretagne, Rosenberg entreprend un voyage exploratoire en 1935, lors de la réunion de l'American Historical Association à Philadelphie où il retrouve plusieurs de ses anciens collègues employés au Brooklyn College. Mais malgré leurs efforts et le soutien de la Society for Protection on Science and Learning, il n'y obtiendra un poste mal payé que deux ans plus tard. Entre-temps, malgré la mise en garde du consul allemand de Liverpool, il reçoit la notification de la dénationalisation de sa famille, à laquelle il fait ajouter son fils cadet né en 1936 en Angleterre. Arrivée à l'automne 1937 à New York, la famille ne parvient à subsister que grâce aux compensations de salaire des associations d'aide aux intellectuels émigrés. Préparée durant le séjour à Liverpool, »*Démocratie et Socialisme – Histoire politique des 150 dernières années*« paraît en allemand à Amsterdam en 1938, l'année suivante à Londres et New York, élargissant le champ d'investigation aux motifs d'effondrement des démocraties depuis 1914. Selon lui, le droit de vote a vidé la démocratie d'une partie de son sens en lui faisant perdre l'ancrage dans les masses. D'où un fossé croissant entre démocratie et socialisme déjà conscient chez Marx et Engels. Approuvant l'économie planifiée du New Deal de Roosevelt, il espère aussi que la France et l'Angleterre, où le marxisme a eu moins d'écho, donneront vie à un marxisme réaliste non dogmatique.

À partir de la guerre, tout en préparant une étude sur l'Antiquité orientale, Rosenberg écrit de nombreuses contributions pour les journaux et revues de l'émigration comme pour des publications américaines telles que le »*New York Times*« ou »*Jewish Frontier*«. Devenu sioniste militant, il donne des conférences aux étudiants du groupe Avukah, avec l'espoir que les Juifs sauront ériger en Palestine une démocratie capable de »*désintoxiquer*« tout le Proche Orient. Activité qui ne l'empêche pas de participer à la création d'un groupe indépendant d'émigrants allemands et, en 1942, à la German American Emergency Conference to Defeat Hitler for the Safeguard of American Democracy. L'ouvrage »*Behemoth*« de son ami Fritz Neumann contribuera, selon lui, au besoin d'une théorie nouvelle pour vaincre le fascisme et promouvoir une Union européenne des peuples incluant une Allemagne non divisée et non asservie.

Brisé par l'accumulation des tâches et des problèmes financiers incessants, Rosenberg meurt le 7 février 1943 d'un cancer à l'hôpital de Brooklyn et sera enterré à sa demande dans le cimetière local. Plusieurs nécrologies – dont celle du »*New York Times*« – rappellent son adhésion aux principes démocratiques qu'il avait combattus auparavant. Triplement marginal comme juif – malgré sa conversion au protestantisme, communiste devenu dissident et sioniste athée, Rosenberg a lutté jusqu'au bout pour ses convictions et a tenté de sauver des amis restés en Europe à la merci des persécutions. Il laisse une œuvre importante dont témoigne la bibliographie et les nombreuses rééditions d'après-guerre.

Rita THALMANN, Paris